

**La fragmentation du transfert.**

Parce qu'elle est hors discours, hors des discours qui organisent le lien social, la folie met à mal le point d'identification d'un groupe quel qu'il soit ; si le groupe prétend la soigner, c'est avec des idéaux dont elle fait un *rien* impartageable ; et du maître qui gouverne le groupe, elle fait un lieu non identifiable. Pourquoi dès lors cette appétence remarquable du groupe (collectifs ou institutions) pour les fous ? Sans doute parce que le fou a deux façons de se ranger dans un groupe, deux façons qui paradoxalement augmentent sa cohésion : se ranger sous la bannière de son signifiant-maître dont il fait un nom propre ; ou se faire déchet du groupe et prouver ainsi que le groupe existe puisqu'il expulse des déchets.

Or le déchet provoque l'aversion. Pourquoi, malgré cette aversion, les collectifs ont-ils encore de l'appétit pour la psychose ? Est-ce parce qu'il y a un savoir impossible des fous sur le sexe et sur le père qui, au lieu d'être refoulé, est contenu dans ce déchet rejeté à l'extérieur ? Est-ce parce que, à l'extérieur, les soignants peuvent à la fois reconnaître et dénier dans ce savoir impossible leur propre objet d'aversion ?

Ce savoir insu véhiculé d'une part par les voix — ainsi les insultes sexuelles hallucinées, parce qu'elles touchent toujours à la castration maternelle et à la sexualité du sujet, montrent qu'il n'y a dans la psychose qu'une seule position sexuée, celle de la mère —, véhiculé d'autre part par le délire dit de filiation — qui met en scène un *pater certissimus* —, permet aux soignants, même s'ils ne le reconnaissent pas, de donner un sens aux phénomènes psychotiques, un sens sexuel c'est-à-dire le sens du père, là où règne la liberté du non-sens. Ils font, avec du père, du lien là où il en manque entre mots et choses, entre mots et corps, entre pensées et affects.

### *Comment se fabrique ce lien*

Ce manque de lien donne parfois aux patients un aspect aérien : comme s'ils étaient prêts à se volatiliser entre deux regards ou à s'abîmer entre deux phrases. À cette fragmentation du psychisme psychotique répond dans les institutions le *plusieurs* soignant ; avec une autre fragmentation qui, elle, est signifiante, ce *plusieurs* fabrique du lien dans l'actuel. Là où les mots sont disjoints les uns des autres, là où aucune signification ne vient lester leur suite, là où les objets sont aérés les uns par rapport aux autres, séparés, l'institution fabrique un simple lien tout matériel entre deux mots, entre deux objets, entre un geste et un regard, un lien qui borde leur errance et crée quelques significations. Tout matériel qu'il soit, ce lien est un lien de langage. Il matérialise l'absence dans le psychisme des représentations de choses. Si les soignants s'attellent ainsi à expliquer, à donner du sens, à lier ensemble les phénomènes psychotiques, n'est-ce pas à la manière dont le *Ich* psychotique (continuum troué P-Cs) s'efforce en s'altérant d'assimiler les retours hallucinés ?

De la même façon que le *Ich* s'altère, le transfert s'altère pour assimiler ce qui du psychisme psychotique est mis à l'extérieur. Cette altération du transfert le fragmente. Car il lui faut assimiler ceci : les pensées et les voix du psychotique, ainsi que les coenesthésies, ne sont pas à l'intérieur du sujet, elle sont à l'extérieur ; leur retour les localise dans le système P-Cs où tout en devenant conscientes elles restent ininscriptibles en tant que mémoire. Cette localisation est rendue possible par le support des représentations de mots, restes mnésiques de l'entendu, contenues dans un Pcs à la fois interne et externe à l'appareil psychique. Les soignants doivent lier l'extérieur halluciné avec ce qui du préconscient externe est pêché dans le grand magasin médiatique de l'époque moderne ; on peut lier une *voix* avec un énoncé préconscient : "j'ai peur, les nazis vont revenir" dit une dame le lendemain de la chute du mur de Berlin, le 9 novembre. La tâche des soignants ressemble à l'asservissement ordinaire d'une quelconque représentation verbale consciente ou préconsciente à un affect en balade ; cet affect (j'ai peur) ne peut arriver à la conscience que par le truchement d'une représentation de mot (la Nuit de Cristal, le 9 novembre). Dans la surface P-Cs ne se transmet que de l'énergie non-liée, incapable de faire trace durable, mais seule capable de se

décharger, de s'éprouver. Parce que l'éprouvé est à jamais séparé de la chose qui l'a causé, lier le verbal et l'éprouvé constitue une tâche soignante. Le verbal des soignants doit utiliser le tapis volant de la *voix* ou de l'*affect* des patients pour se faire entendre. Si la voix a besoin d'un contenu verbal pour parvenir au conscient, les mots ont besoin d'une voix pour se faire entendre.

L'intérieur du sujet est à l'extérieur ; ce n'est donc que de l'extérieur qu'on peut agir sur le moi, le *Ich*, et le modifier en liant l'échange de voix prononcées autour de lui avec les retours hallucinatoires sur le corps pulsionnel ; cet extérieur au sujet qu'incarne l'institution met en jeu une combinatoire des affects en balade, entre terreur et détresse, qui trouve dans la délocalisation par l'institution des différents éléments psychiques une inscription soudain possible. En l'absence de toute possibilité d'historisation, c'est l'actualité des rencontres qui lie et délie sans cesse les vestiges dispersés depuis longtemps de chaque histoire subjective. Cette actualisation dans l'institution est produite par l'assemblage pas forcément calculé d'un certain nombre de modalités transférentielles que réfracte un *plusieurs* qui répond à la fragmentation psychique du sujet psychotique. Dans ce *plusieurs* proposé aux patients, peuvent trouver à s'incarner les voix, à se représenter le délire, à se signifier l'angoisse. La consistance collective que prennent alors les phénomènes pathologiques, en rompant leur isolement originare, reconstitue une réalité psychique modifiée : elle reste hétérogène, mais n'est plus discontinuée.

Si lier les mots et les choses permet de suppléer à l'absence des représentations de choses, à mettre du sens, à construire une signification, c'est en fabriquant une *façon* de père, un semblant de père purement langagier qui en orientant les mots dans le désert de la parole les arrime à un sens. Ce sens importé là où il n'y a rien à déchiffrer et encore moins de déchiffrement à arrêter pour le renouer avec sa cause, le désir d'un père, ce sens pourrait-il amorcer un début de refoulé et commencer d'inscrire non pas *de* l'histoire du sujet, à jamais rejetée, mais *une* chaîne langagière qui rassemblerait les fragments de paroles que l'exil hors-corps a rendus inaudibles ? Si l'on suit Freud, si l'extérieur, dans la psychose, est cette réalité psychique devenue inaccessible, impensable puisque revenue du dehors, comme les voix, ces voix qui

dans leur retour habitent et donnent consistance aux parties du corps désertées et délocalisées, si cette lacune existentielle du milieu, du coeur de la réalité psychique (entre l'inscription des perceptions et les mots conscients, prononcés) est une perte de la réalité, dès lors ce que fabrique, ce que construit, ce que crée la pratique institutionnelle est une nouvelle réalité ; non pas celle du délire, non pas celle d'une pièce rapportée pour réparer le trou de la toile, mais celle d'une néo-réalité psychique, produit de cette entreprise de modification du psychique par l'institution. C'est la néo-réalité d'un père construit en dehors du psychique et qui vient modifier le *Ich*.

Elle construit un champ désirant, celui d'un père manquant de fils, réduit à une fonction de parole en mesure d'arrimer les choses aux mots.

#### *Construire l'objet*

Parler de métapsychologie de la psychose est parler de métapsychologie de la conscience : la conscience y est seule présente en face d'une mémoire qui manque et dont le manque redouble l'incompatibilité structurale de la conscience avec la mémoire. Redoublement qui fragmente et troue l'histoire subjective. Voyons avec quelle facilité nous pouvons oublier parfois (l'oubli est le propre de la conscience) ce que disent les patients, avec quelle fluidité cela ne vient pas faire trace pour nous, avec quelle absence d'étonnement nous constatons leur goût fréquent pour des écrits qui appellent moins un lecteur qu'ils ne nécessitent d'être écrits à la place de ce qui ne peut pas venir s'inscrire pour le sujet. La confection parfois hétéroclite de tels écrits (lettres, bouts d'allumettes, morceaux de terre) forme une tentative un peu désespérée de fabriquer des mots-objets, des représentations de choses (absentes dans la psychose) avec les représentations de mots (qui y sont seules présentes). Formuler "Je veux des dits qui soient des faits - pour la beauté de la pensée" est une tentative consciente de suppléer à la forclusion proprement dite des *Vorstellungsrepräsentanz*.

P - WZ ----- Pcs - Cs - Pcs

L'absence dans l'appareil psychique de la zone de l'Ics, l'absence des représentations inconscientes a pour corollaire l'absence de tout fonctionnement du processus secondaire visant à

la retrouvaille de l'objet perdu ; le processus primaire est seul à fonctionner en mettant en jeu l'hallucination - non pas de désir mais de jouissance. Réduit à la surface perceptive et consciente où rien ne peut venir s'inscrire, le corps y est pour les mots l'unique référence. Essentiellement séparé du sujet, l'objet est ici pourtant à sa disposition : jamais perdu, il n'a pas à être retrouvé, il est là. C'est son corps.

Lu, entendu, vu, éprouvé : chacune des parties du corps du psychotique peut y être intéressée, concernée. Les voix s'y font entendre, les regards s'y font voir, et odeurs, goûts et douleurs s'y éprouvent. "On parle de moi dès qu'on me voit", dit une jeune fille ; elle a donc décidé de maigrir jusqu'à ce qu'on ne la voie plus. Une dame est furieuse parce que chaque nuit des spermatozoïdes traversent les murs de son appartement et la pénètrent ; la libido insatisfaite se transforme en danger extérieur, ici incarné. Le réel des regards et des voix - mais aussi des coenesthésies - interrompt la surface indifférenciée du P-Cs ; les *Erinnerungspuren*, premières traces réelles des perceptions, qui constituent cette surface, n'ont jamais pu, en s'effaçant, se traduire en signifiants, en WZ, elles restent à l'état de perçu indifférencié. Continuum indifférencié, continuum corporel, incarné par l'institution, cette surface où rien ne vient s'inscrire mais tout ne fait que s'y éprouver est celle du corps propre ; les retours dans le réel de signifiants jamais advenus pour le sujet y font irruption dans l'actuel de la conscience et dans l'altération de la perception. À ces irruptions peuvent répondre des fragmentations signifiantes du corps de l'institution : instituant un lien, même chaotique, symbolique-réel.

Ces bouts, ces trognons de réel transportent ce qui n'a jamais pu s'écrire ni faire histoire pour le psychotique ; ils apparaissent là où manquent les représentations inconscientes entre P et Cs, là où le tissu de représentations reliant perception et conscience est lui-même bouleversé, déchiqueté. De même que l'institution peut *faire corps* homologue au continuum indifférencié de la perception, de même elle peut *servir de mémoire* en inscrivant à mesure ce qui vient effracter son continuum. Ni retrouvaille ni mémorisation pour l'objet dans la psychose ; par contre (S. Freud, 1915, in la *Vue d'ensemble des névroses de transfert*, p. 40) "les altérations du langage et les hallucinations sont des signes de guérison pour reconquérir l'objet." Comme le dit un psychotique :

"je ne demande rien, je le dis". Dire l'objet est le reconquérir ; encore faut-il quelqu'un pour l'entendre. *Faire* le corps et *faire* la mémoire sont des tentatives de construire l'objet à la fois dans le réel de ce que l'Autre veut du sujet, et à la fois dans l'imaginaire de l'offre faite au sujet par un semblable.

#### *Boîte aux lettres du réel*

Construire un objet de la demande permet d'aménager le réel dont le sujet est l'adresse, ou plutôt la boîte aux lettres. De l'aménager à la pensée. Car même si d'autres y mettent du sens, les pensées du psychotique ne font que marquer le point de rupture du sujet avec sa propre histoire. Mais parce qu'elles ramènent avec elles en faisant retour un fragment de réel arraché au sujet — le fragment du corps qui les perçoit (vu, entendu, senti) — c'est cette part de réel qu'il s'agit de penser ; or cette part de réel ne peut s'inscrire ailleurs que dans l'implication réelle des soignants. Pour qu'elle s'inscrive, il ne suffit pas de faire seulement crédit à ce que disent les psychotiques, il faut supporter d'y répondre "présent".

Répondre "présent" rend possible l'actualisation de ce qui est absent du dire des patients dans cet extérieur que met en scène le groupe soignant, cet extérieur où l'intérieur exclu des psychotiques se met en actes. Le filet relationnel de l'institution, en faisant *lien*, en faisant *corps*, en faisant *mémoire*, en faisant *objet*, rend visible et lisible le transfert à l'oeuvre : ne s'actualise de la psychose dans les mailles du filet que ce qu'en permet ce qui se répète de la névrose des soignants dans le tissage du filet. Entre actualisation et répétition opère l'institution. Pas de transfert (de filet) sans adresse (sans remailleurs du filet) ; chaque rencontre noue quelque chose de névrotique avec quelque chose de psychotique, quelque chose de l'adresse avec quelque chose du transfert ; si toute parole modifie la prise réelle de chacun dans le discours, il s'agit, dans le cas de la psychose, de construire cette prise. "Maux" de la conversation ou "mots" de l'amour, me disait un patient, ne sont rien qu'exercice de la pensée. Le mot n'est pas autre chose que le mal qu'il décèle et nomme du même geste ; seul un autre mot, à condition d'en forcer le passage dans le réel actuel, peut traiter le mal. Mais le mot de l'un ne s'entend que chez l'autre :

"je vous ai attendu toute la nuit dans vos rêves";

"vous avez tout notre temps";

"je ne cède pas sur mon désir mais pas non plus sur le vôtre".

La grammaire de ces phrases noue le "je" et le "vous" d'une façon non réversible ; l'adresse du "vous" est incluse dans l'énoncé du "je", elle en est la condition. Le mot s'entend chez l'autre (le "vous") si, et seulement si l'autre sait se glisser dans la zone psychique absente du "je" pour en constituer l'adresse.

#### *Ce lieu où se glisser est celui du transfert*

Si créer un lien supplée au rien d'un lieu qui fait appel à une adresse capable de le définir, il faut quelqu'un pour répondre à l'appel et élaborer l'adresse.

Le rien c'est l'intérieur du psychisme, c'est le rien des représentations de choses de l'inconscient ; du dehors seulement quelque chose revient. Ce dehors, où vaguent pensées, voix et douleurs errantes, s'il est incarné par les interlocuteurs du psychotique, constitue alors pour lui le rien du lieu psychique en adresse humaine. À l'analyste échoit donc de devoir se glisser entre les lettres du réel qui indiquent au sujet quel est l'objet qu'il est pour l'Autre.

Localisé dans le vide laissé par l'abolition d'inscriptions mnésiques, le retour du forclos habite ce bizarre lieu psychique où rien ne s'imprime d'une trace, mais où reparaît, porté, supporté par ce qui s'entend, par ce qui se voit, par ce qui se sent, par ce qui se lit, le signifiant rejeté dans les ténèbres extérieures. Le lieu psychique (terme employé par Freud dans la *Traumdeutung*) n'est ici d'abord que pure adresse du perçu : cette adresse, réelle, qu'est le psychotique, il la reproduira dans un second temps en l'élaborant avec ce qu'il dit. Alors la signification énigmatique du perçu trouve sa cause délirante. Or c'est dans cet intervalle où la signification du perçu cherche une adresse qu'elle n'a pas encore trouvée, qu'un inconnu (un quelqu'un) peut se loger et en offrir une. Avant qu'à cette énigme fugace vienne répondre le délire et que soit prise la signification dans les rets d'un connu que rien ne pourra plus modifier, c'est dans cette faille d'étrange que doit se glisser l'analyste.

Faille d'étrange où se renouvelle (et non pas se répète) le jamais inscrit d'une histoire, le non identifiable d'une présence toujours incertaine. À la fragmentation du tissu psychique, répond

celle du transfert ; à la déliaison psychotique répond un effort de lien ; à l'absence de la zone psychique répond l'actuel dans l'*agieren*. Dans cet actuel, au-delà du lien, au-delà de la construction de l'objet, il s'agit de *se faire* l'adresse de ce qui vient du dehors. L'analyste doit se glisser dans cette adresse pour *compléter* le tissu psychique troué. On peut s'apercevoir alors que le dispositif de la cure consiste à reproduire le moment du déclenchement de la psychose en se faisant l'adresse du "On" énigmatique :

"On fait avec moi un message à d'autres, un message qui est douleur dans mon corps...sauf si quelqu'un d'autre *peut traduire ce message*". Devant le psychotique qui se situe alors comme un objet *a* entre les uns et les autres, l'analyste répond à l'appel d'opérer la traduction que ferait l'inconscient si l'inconscient n'était pas en défaut. Il est ce quelqu'un d'autre requis pour répondre à ce "on", à ce fantôme d'un symbolique absent dans le cercle infernal réel-imaginaire, à cette figure d'un Autre ni supposé, ni cherché, ni désiré, mais *su* jouissant du sujet. Se glisser dans le quelqu'un d'autre requis pour suppléer à l'opération inconsciente en faillite n'est pas seulement compléter le tissu psychique là où il est déchiré, mais c'est se glisser entre P-Cs et WZ, dans ce rien déshabité, dans cette absence sans espoir, et d'y *faire* l'inconscient.

Pour *faire* l'inconscient, il faut reproduire sans fin l'hors-mémoire qui s'engloutit dans l'eau profonde de l'oubli ; le reproduire dans l'*agieren* du transfert. "Je ne cède pas sur mon désir, mais je ne cède pas non plus sur le vôtre".

Rien à déchiffrer dans la psychose certes, mais construire à partir de *rien*. Ce *rien* n'est pas rien ; c'est celui autour de quoi se réunit, ou se désunit, le groupe ; c'est un point de réel venu de l'étrange, et attrapé chez l'interlocuteur, sur quoi prendre appui pour construire. Construire à partir de rien, c'est se plier au devoir de prendre les mots non pas comme la vérité, mais comme des choses. Ce devoir constitue une offre d'amour.

Si l'on y fait défaut, les failles dans la présence se referment, et dans leur bord à bord la suspension de l'absence reste à jamais innominée.